

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 74

Artikel: Guillaume II intime
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256949>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ciers, qui attendaient l'ordre de charger, nous font coucher dans le maïs, en tirailleurs, mais eux restent debout, naturellement, et je vous assure que ce n'était pas notre capitaine qui se tenait le moins droit. Nous, à genoux dans les épis, nous continuions à tirer sur la batterie qui était à portée. Tout à coup, je me sens pousser le coude, je me retourne et je vois La Soif qui me regardait, le coin de la bouche relevé d'un air de blague qui armait son fusil.

— Tu vois bien le capitaine ? me dit-il en le désignant d'un geste de tête.

— Oui... Eh bien ? lui répondis-je avec un regard sur l'officier, qui était debout à vingt pas de nous.

— Eh bien ! il a en tort de me parler comme il a fait, cette nuit.

Puis, d'un geste précis et rapide, en deux temps il épaula son arme, fit feu... et je vis le capitaine, le torse brusquement cambré, la tête jetée en arrière, battre une seconde l'air des deux mains, laisser choir son épée et tomber lourdement sur le dos.

— Assassin ! m'écriai-je en saisissant le bras du sergent.

Mais il me fit rouler à trois pas de lui, d'un coup de crosse dans la poitrine.

— Imbécile ! prouve que c'est moi qui l'ai tué.

Je me relevai en fureur, mais tous les tirailleurs se relevaient aussi. Notre colonel, tête nue, sur son cheval fumant, était là, nous montrant du sabre la batterie autrichienne et hurlant de tous ses poumons : — En avant ! les zouaves... A la baïonnette !

Qu'est-ce que je pouvais faire, n'est-ce pas ? Charger comme les autres. Et ça a été fameux, allez, la charge des zouaves à Melegnano ! Avez-vous vu quelquefois la grosse mer battre un écueil ? Oui. Eh bien ! c'était tout à fait la même chose. Chaque compagnie grimpait là haut comme la lame sur le rocher. Trois fois la batterie se couvrait de vestes bleues et de culottes rouges, et trois fois nous vîmes disparaître le terrassement avec ses gueules de canons, impassibles, comme l'écueil après le coup de mer.

Mais la quatrième compagnie, la nôtre, devait emporter le morceau. Moi, en vingt bonds, j'arrivai jusqu'à la redoute ; m'aidant de la crosse de son fusil, je franchis le talus, mais je n'eus que le temps d'apercevoir une paire de moustaches blondes, une casquette bleue et un canon de carabine qui me touchait presque. Je reçus près de l'épaule gauche un tel coup que je crus que mon bras s'envolait ; je lâchai mon arme, j'eus un étourdissement, j'allai tomber sur le flanc, près d'une roue de caisson, et je perdis connaissance.

* * *

Quand je rouvris les yeux, on n'entendait plus qu'un bruit de mousqueterie lointaine.

Les zouaves étaient là, formant le demi-cercle, mais en désordre ; ils criaient : « Vive l'empereur ! » et brandissaient leurs fusils en l'air, à bout de bras.

Un vieux général, suivi de son état-major, arrivait au galop. Il arrêta son cheval, ôta son képi doré, l'agita joyeusement et s'écria :

— Bravo ! les zouaves... Vous êtes les premiers soldats du monde !

J'étais assis près de ma roue de caisson, soutenant piteusement de ma main droite ma pauvre patte cassée, et je me rappelais alors le crime affreux de La Soif, tuant son officier par derrière, en pleine bataille.

Tout à coup, il sortit des rangs et s'avança

vers le général... Oui, lui même, La-Soif, l'assassin du capitaine ! Dans le combat, il avait perdu son fez, et son crâne rasé apparaissait, traversé par une balafre, d'où un filet de sang lui coulait sur le front et sur la joue. D'une main, il s'appuyait sur son fusil, de l'autre, il présentait un drapeau autrichien, tout déchiqueté, avec de larges taches rouges, un drapeau qu'il avait pris.

Le général semblait le regarder avec admiration, le trouver superbe.

— Hein, Bricourt, dit-il en se tournant vers un de ses officiers d'ordonnance, regardez moi ça... Quels hommes !

Alors La Soif, de sa voix gouailleuse :

— C'est vrai, mon général... Mais vous savez, le premier zouaves !... il n'y en aura plus que pour une fois.

— Je l'embrasserais pour ce mot-là ! s'écria le général... Tu auras la croix, tu sais...
Et, répétant toujours : « Quels hommes ! quels hommes ! » il dit encore à son aide de camp une phrase que je n'ai pas comprise — vous savez, moi, je suis un ignorant, — mais que je me rappelle bien tout de même :

— N'est-ce pas, Bricourt ? C'est du Plutarque ?
Mais, en ce moment, mon bras me faisait trop de mal ; j'eus une nouvelle syncope et je ne vis et n'entendis plus rien.

Vous connaissez le reste. Je vous ai souvent raconté comment on m'a charcuté l'épaule et comment j'ai traîné pendant deux mois dans les ambulances, avec le délire et la fièvre. Aux heures d'insomnie, je me demandais ce que je devais faire rapport à La Soif. Le dénoncer ? Oui, c'était mon devoir, mais quoi ? Je n'aurais pas pu fournir de preuves. Et puis, je me disais :

— C'est un gredin, oui, mais c'est un brave ; il a tué le capitaine Gentile, mais il a pris un drapeau à l'ennemi !

Et j'en savais que résoudre. Enfin, quand je fus en convalescence, j'appris que, en récompense de son action d'éclat, La Soif avait passé avec son grade aux zouaves de la garde et qu'on l'avait décoré. Ah ! cela me dégoûta d'abord de ma croix, que notre colonel était venu m'attacher sur ma capote d'hôpital. Pourtant, La Soif méritait aussi la sienne, après tout, mais sa Légion d'honneur aurait dû servir de cible au peloton chargé de le fusiller ! Enfin, tout cela est loin aujourd'hui ; je n'ai jamais revu le sergent, qui est toujours au service, et je suis rentré dans le civil... Mais, tout à l'heure, en voyant cette tunique avec son tron de balle — Dieu sait comment elle est venue là ! — pendue chez ce fripier, à deux pas de la caserne où est l'assassin, j'ai songé au crime impuni et il m'a semblé que le capitaine demandait justice.

Je calmai de mon mieux le père Vidal, que son récit avait mis dans une grande exaltation.

Quelques jours après, en arrivant au bureau, je trouvai Vidal qui me tendit un journal plié, de façon à ne laisser lire qu'un fait divers et qui murmura gravement :

— Qu'est-ce que je disais ?

Je pris le journal et je lus ceci :

Encore une victime de l'intempérance.

Hier, dans l'après-midi, sur le boulevard de Grenelle, le nommé Mallet, dit La-Soif, sergent aux zouaves de la garde impériale, qui avait fait, en compagnie de deux camarades, de nombreuses libations dans les cabarets du voisinage, a été pris d'un accès de délire alcoolique au moment où il regardait de vieux uniformes exposés à la devanture d'un marchand d'habits.

Devenu tout à fait furieux, ce sous-officier avait tiré son sabre-baïonnette et courait en répandant l'épouvante sur son passage. Les deux militaires qui l'accompagnaient ont eu toutes les peines du monde à se rendre maîtres du forcené, qui ne cessait de hurler dans sa rage :

— Je ne suis pas un assassin !... J'ai pris un drapeau autrichien, à Melegnano !

On nous assure, en effet, que Mallet a été décoré pour ce fait d'armes et que ses habitudes d'ivrognerie invétérées l'on seules empêché de devenir officier.

Mallet a été conduit à l'hôpital militaire du Gros-Caillon, d'où il sera prochainement transféré à Charenton, car il est douteux que cet infortuné recouvre jamais la raison.

Et comme je rendais le journal au père Vidal, il me jeta un regard profond et conclut :

— Le capitaine Gentile était Corse... Il s'est vengé !

François COPPÉE,
de l'Académie française.

Guillaume II intime

Il est intéressant de connaître les ressorts cachés qui font agir un homme, et quand cet homme est l'un de ceux dont l'action est prépondérante dans la politique mondiale, comme c'est le cas pour Guillaume II, la chose est plus intéressante encore. Seulement, n'aborde pas qui veut le kaiser. Moins encore peut-on dire qu'il soit facile de le connaître intimement, à ceux du moins qui ne vivent pas dans son entourage immédiat.

Un de nos confrères a eu récemment l'idée de questionner sur le caractère et les habitudes de l'empereur d'Allemagne une aimable douairière de Potsdam, qui sait tout ce qui se dit et tout ce qui se passe à la cour. A cette conversation, nous emprunterons quelques traits de la physionomie morale de Guillaume II.

* * *

Le kaiser est, avant tout, un homme de volonté. On a fait remarquer que, dans ses années d'études, il manifestait plus de « vouloir » que d'intelligence. Celle-ci même, à ce que l'on dit, était loin d'être brillante.

La vigueur de la volonté est soutenue chez Guillaume II par une foi illimitée, une confiance extraordinaire en lui et en son étoile. Cela touche aux bornes du mysticisme.

Bien plus, il se croit investi d'une mission divine. Il croit que le peuple a besoin d'être gouverné — en quoi il a parfaitement raison — et que les hommes de sa famille furent choisis par la Providence grâce à leur force d'âme, à leur valeur, à leur amour de l'Allemagne, à leur histoire, à leur zèle, pour conduire les Allemands à leur suprême destinée.

Comme tous ceux dont la vitalité intérieure est puissante, Guillaume II a, sur de multiples sujets, des idées personnelles et il les exprime abondamment, soit dans des conversations, soit dans des discours, très nombreux, comme on le sait.

Quelques exemples :

On lui communiquait les plans des sections allemandes aux Expositions de Paris et de Saint-Louis. Pour Saint-Louis, au lieu de la maison moyen âge qu'on lui proposait, il choisit la reproduction du château de Charlottenbourg, prêta ses meubles personnels, etc., etc., en disant :

— Il faut montrer aux Américains quelque chose qu'ils n'ont pas : une filiation entre le présent et le passé.

Pour l'Exposition de Paris. M. Richter, qui avait déjà prévenu l'architecte classé le premier que son plan serait adopté, alla montrer ce plan à l'empereur. Celui-ci demanda à voir les autres. Finalement, il se décida pour celui classé troisième. Désespoir du commissaire général.

Ce que voyant, Guillaume lui dit :

— Si vous ne voulez pas que je vous donne mon avis, ne me consultez pas.

Qu'il aime discourir, voire même prêcher, on le sait suffisamment. Les journaux ne manquent pas de signaler plusieurs fois l'an quelques prêches du kaiser. Ils sont à faire envie aux pasteurs.

Des idées personnelles, l'empereur d'Allemagne en a sur les questions d'art autant que sur les autres. Ses goûts artistiques peuvent être discutables, ils ne sont pas douteux. En cette matière, Guillaume est demeuré férù de la pompe ordonnée du classicisme. Cela, d'ailleurs, cadre bien avec son instinct du solennel et du processionnel.

Comme il n'est pas d'une transcendance délicate d'esprit, facilement il donne dans l'intransigence, dans les allures autoritaires. Ainsi, il abuse de son autorité en intervenant pour ou contre les artistes et les écrivains, qui sont ou non selon son esthétique. De la part d'un souverain, il y a là un abus qui indignerait beaucoup d'Allemands. Ainsi, la Commission chargée de décerner le prix Schiller proposa deux fois Hauptmann au gouvernement. Deux fois, dit-on, l'empereur le raya, et le prix alla à un médiocre.

Jamais l'empereur n'a assisté à la représentation d'une pièce de Hauptmann, qui est pourtant, au dire d'un grand nombre, le plus fameux dramaturge de l'Allemagne moderne.

L'empereur ne goûte pas non plus le sculpteur Rodin. Il trouve absurde que les Anglais l'aient nommé à la place de Whistler comme président de la Société artistique internationale.

En somme, Guillaume II est surtout un intellectuel, un intellectuel que soutient une volonté puissante, un intellectuel qui s'en fait accroire et qui en fait accroire aux autres.

Intellectuel, pur intellectuel, petit mangeur, petit buveur et pas du tout jouisseur, tel est le kaiser.

Il est énergique. Son âme volontaire est maîtresse du corps qu'elle anime.

On aimerait pouvoir déterminer la part de l'hérédité, celle de l'éducation, celle du travail personnel dans la formation de ce tempérament vigoureux.

La conversation à laquelle nous avons demandé les éléments de ce portrait moral pourra nous y aider encore.

Le besoin de discourir que l'on a remarqué chez l'empereur viendrait de l'influence paternelle. Son père, Frédéric, en effet, dépensait en formules les forces de son intelligence qui était grande. Malheureusement pour lui, il ne put guère faire entendre ses discours, car le vieux Guillaume lui cadennassait les lèvres; contrainte qui lui faisait beaucoup souffrir. Son fils ne subit point une telle contrainte. Il est une autre qualité que le kaiser actuel doit à son père. Comme lui, il est pacifiste.

S'il le resta jusqu'à présent, il y eut par-

fois grand mérite; ce fut le cas quand, il y a dix-neuf, il prit la couronne. Entouré d'un parti militaire convaincu que l'armée allemande était invincible, Guillaume sut ne pas se laisser griser par l'enthousiasme de son entourage. Maintes fois depuis lors, on essaya de le pousser à la guerre. Toujours il sut résister.

C'est que l'empereur d'Allemagne, étant actif et pratique, rêvant d'une grande prospérité pour son Etat, croit la paix plus féconde que ne pourrait jamais l'être la guerre pour assurer à la race germanique la prépondérance qu'il ambitionne de lui donner en Europe.

De sa mère, Guillaume II tient cette diversité de goûts que nous avons vu qu'il manifestait en donnant son avis et sa préférence alors qu'il s'agissait ou d'affaires architecturales ou de choses artistiques.

L'impératrice Victoria faisait, en effet, comme à présent son fils, de l'aquarelle et de la sculpture. Elle avait même, à ce que l'on assure, pris part à un concours d'architecture institué pour dresser un plan de cathédrale. Elle avait des idées et des théories sur une infinité de choses, et son actif cerveau n'était jamais en repos.

Cet homme, dont on admire l'indomptable volonté, a hérité de sa mère une certaine timidité naturelle contre laquelle, c'est vrai, il a beaucoup lutté et non sans succès.

Telle était cette timidité de l'impératrice, qu'en certaines occasions elle ne pouvait plus parler. Que si alors on l'y obligeait absolument, elle faisait des bêtises, parlait anglais s'il fallait parler français, allemand si son interlocuteur était anglais, etc., etc. Aujourd'hui encore, malgré qu'il se soit de bonne heure entraîné à montrer de l'assurance dans des expériences où il s'obligeait à se vaincre, le kaiser retrouve parfois devant un étranger ce malaise natif. Mais il le dissimule sous de la bonhomie et de la jovialité.

Physiquement, l'empereur est très fort. Sans cela, comment pourrait-il faire face à cette vie extraordinairement active qui est la sienne?

Il maintient sa santé par une vie saine et régulière. Il souffre beaucoup de névralgies dans l'oreille, mais on exagère assurément quand on parle de ses crises. Il faut bien que son mal ne soit pas trop sérieux puisque, à la chasse, Guillaume II peut tirer jusqu'à 1,100 coups de fusil par jour.

Il travaille énormément, et comme pour beaucoup de « laborieux » qui se sont exercés à de très divers travaux, ses qualités assimilatrices sont extraordinaires. L'empereur entend voir tout par lui-même.

— Pensez, disait la douairière, à la conversation de laquelle sont empruntés ces détails, pensez à ce qu'il faut que sa tête emmagasine, que sa réflexion mûrisse, que sa volonté décide le jour où, à part les centaines de lettres de son courrier, il reçoit une dépêche de Paris lui apprenant que la France fabrique pour 200 millions de cartouches, de canons et d'approvisionnements supplémentaires; que l'Angleterre a renouvelé ses stocks à Portsmouth, et qu'une heure après lui arrive un rapport de M. de Wadow, président de la province de Posen, ou de M. Hellemann, président de la police, sur l'agitation polonaise.... Et si, ce jour-là, Bebel a prononcé un discours menaçant et qu'un nouveau trait lui soit signalé de la désaffection de l'Italie, demandez-vous s'il

y a beaucoup de ses sujets qui ont à fournir un tel effort cérébral?

Et ce jour-là cependant, Guillaume II n'est pas dérouté. Son activité ne connaît pas de surprises.

On peut rire de lui, on peut trouver ses rodomontades parfois ridicules, on ne peut lui enlever ni méconnaître l'énergie insaisissable qui est la richesse comme la force de toute sa vie.



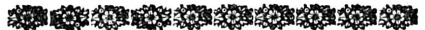
Les Femmes Députés

La Diète Finlandaise qui vient de se réunir pour la première fois à Helsingfors, a été élue par le suffrage universel; conséquence du régime nouveau concédé par le tsar à ce grand-duché autonome de Finlande. Au lieu de 140,000 électeurs qui élisaient, d'après le régime consulaire, la Diète du du temps passé, 1,390,000 citoyens et citoyennes finlandaises ont choisi cette fois, les représentants du peuple.

Cette nouvelle Diète présente une caractéristique qui la rend digne d'être observée avec une scrupuleuse attention. Elle compte 19 femmes parmi ses membres. Déjà en Nouvelle-Zélande, les femmes prennent part aux élections législatives, et il y a en Norvège des conseillères municipales. La Finlande est entrée plus avant encore dans la voie du progrès en donnant à ses femmes le droit de légiférer.

L'âge moyen de ces « députés » est de quarante printemps. La plupart d'entre elles (au total : dix-neuf) sont des maîtresses d'école. Il y a trois ou quatre ouvrières ou femmes d'ouvriers.

La plus originale des ces législatives, M^{me} Mina Sillangova, est une ancienne cuisinière qui s'attribue maintenant le titre de « rédacteur ». Elle représente Helsingfors. Dans une réunion électorale, elle a violemment défendu les droits de son sexe contre la suprématie des hommes. Elle alla jusqu'à dire : « nous nous baignerons dans leur sang ! » Restons-en là et frémissons de.... rire !



Carnet du paysan

Travaux d'apiculture en juin. — Les fraises tardives. — Moustiques et cousins.

Voici la saison où les apiculteurs vont récolter le miel dans les ruches à cadres mobiles. Vers 10 heures quand le soleil est déjà haut, ils partent pour le rucher. C'est la première récolte du miel. Cette opération exige une certaine habitude dans la manipulation des abeilles et surtout beaucoup de prudence. Voici une bonne manière d'opérer.

Enfumer par dessus la hausse, après avoir soulevé un coin de la natte on toile cirée, puis enlever rapidement les quatre ou cinq rayons que vous avez mis à découvert, brosser les abeilles, enfermer les rayons dans la boîte à cadre, abaisser l'extrémité de la toile, puis passer à l'autre bout et opérer de la même façon.

Autant que possible, il est préférable de procéder à l'extraction par un temps sec, dans un appartement hermétiquement clos. A l'aide de l'extracteur moderne, l'extraction du miel s'opère vite et bien; mais pour assurer sa bonne conservation et aussi pour lui donner